



## CHAPITRE II

---

Enfance de *John Rowlands*. — *John Rowlands* devient Stanley. — Stanley soldat, marin, officier, voyageur, journaliste, explorateur, écrivain. — Principales étapes du missionné du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald* « à travers le Continent mystérieux ».

**L**ORSQUE dans l'avenir, les populations policées de l'État libre du Congo graveront en caractères ineffaçables, les noms de leurs bienfaiteurs sur les plaques de bronze ou de marbre de leurs monuments et sur les socles de leurs statues; l'un d'eux aura sa place acquise à la droite de celui d'un Roi!

Ce nom, entré déjà dans l'immortalité qualifie une illustration contemporaine, dont la biographie appartient étroitement à l'histoire des découvertes africaines, et se trouve irrévocablement liée à l'histoire du Congo. Ce nom, est celui de Stanley!

Henry Moreland Stanley, de son véritable nom *John Rowlands*, naquit en 1840, près de la petite ville anglaise de Denbigh (pays de Galles), et non en Amérique, comme certains l'ont affirmé.

Dès l'âge de deux ans il perdit son père, et l'année suivante il fut envoyé par sa mère à l'hospice des enfants pauvres de Saint-Asaph.

Dans cette école hospitalière, il reçut une bonne éducation, les principes d'une instruction solide, au cours de laquelle il manifesta son penchant favori pour l'étude de la géographie et de l'arithmétique.

Les personnes qui connurent John Rowlands dans sa jeunesse, remarquèrent le caractère inflexible, décidé, peu expansif et très chatouilleux de l'enfant qui, sans changer beaucoup sous ce rapport, devait grandir et s'appeler Stanley.

A l'âge de treize ans, Rowlands quitta l'hospice, se rendit à Brynford, où vivait un de ses parents, et pendant les trois années qui suivirent (de 1853 à 1856) nous ignorons ce qu'il devint.

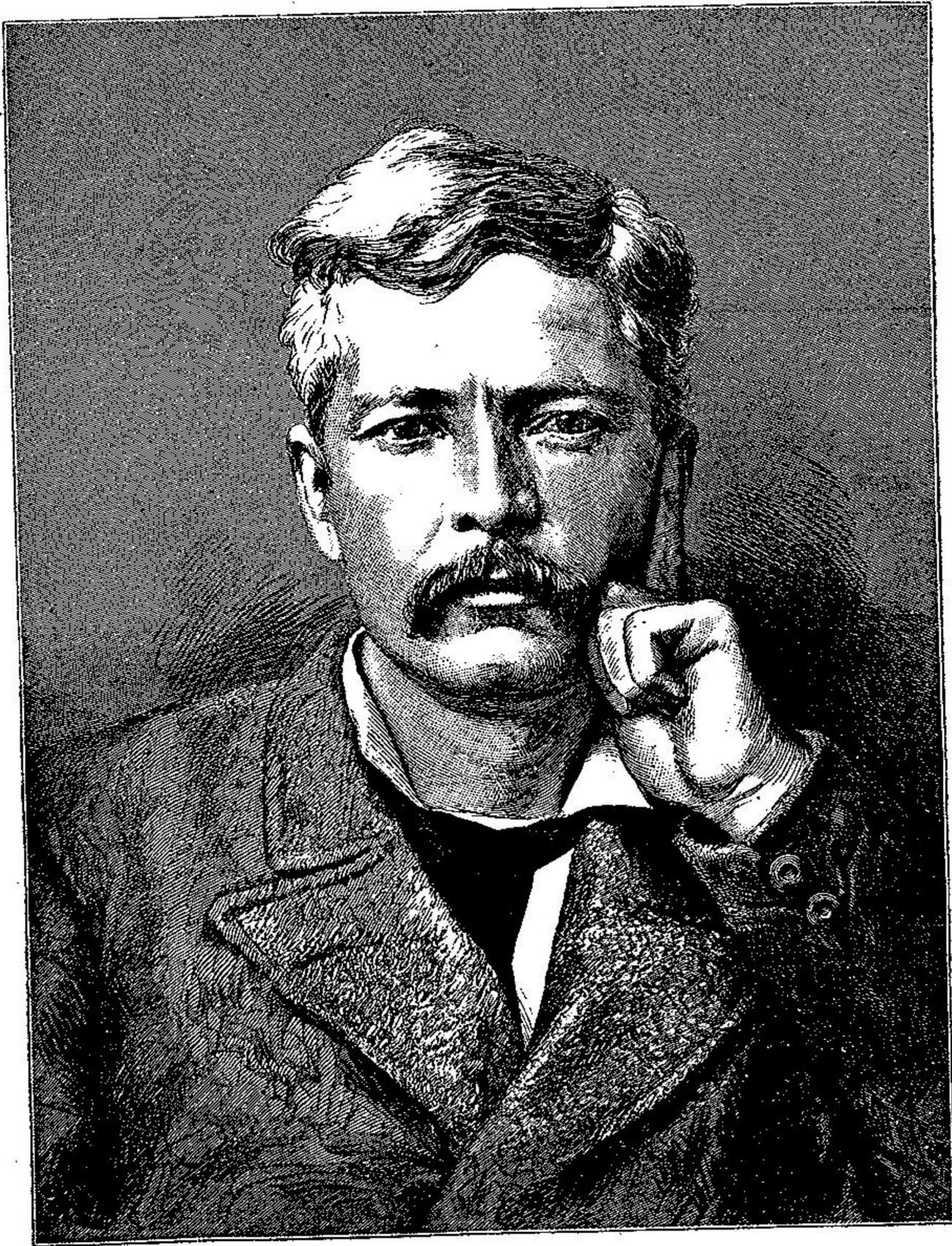
Parvenu à l'âge où l'on ne doute pas de sa propre force, où l'âme ne se refuse pas une seule espérance, où l'imagination entrevoit, à travers le prisme radieux de l'avenir, tous les genres possibles de gloire, de couronnes et de lauriers, John Rowlands, déshérité de la fortune, exalté par la lecture des légendaires récits des oncles d'Amérique, des nababs d'Orient, des planteurs des colonies, rêva sans doute, au delà de l'horizon brumeux de la vieille Angleterre, des contrées plus luxuriantes, des « continents mystérieux ».

Nous le retrouvons à seize ans à Liverpool, port, où il s'embarqua sur un navire en destination de la Nouvelle-Orléans, payant par le travail à bord, le prix de son passage.

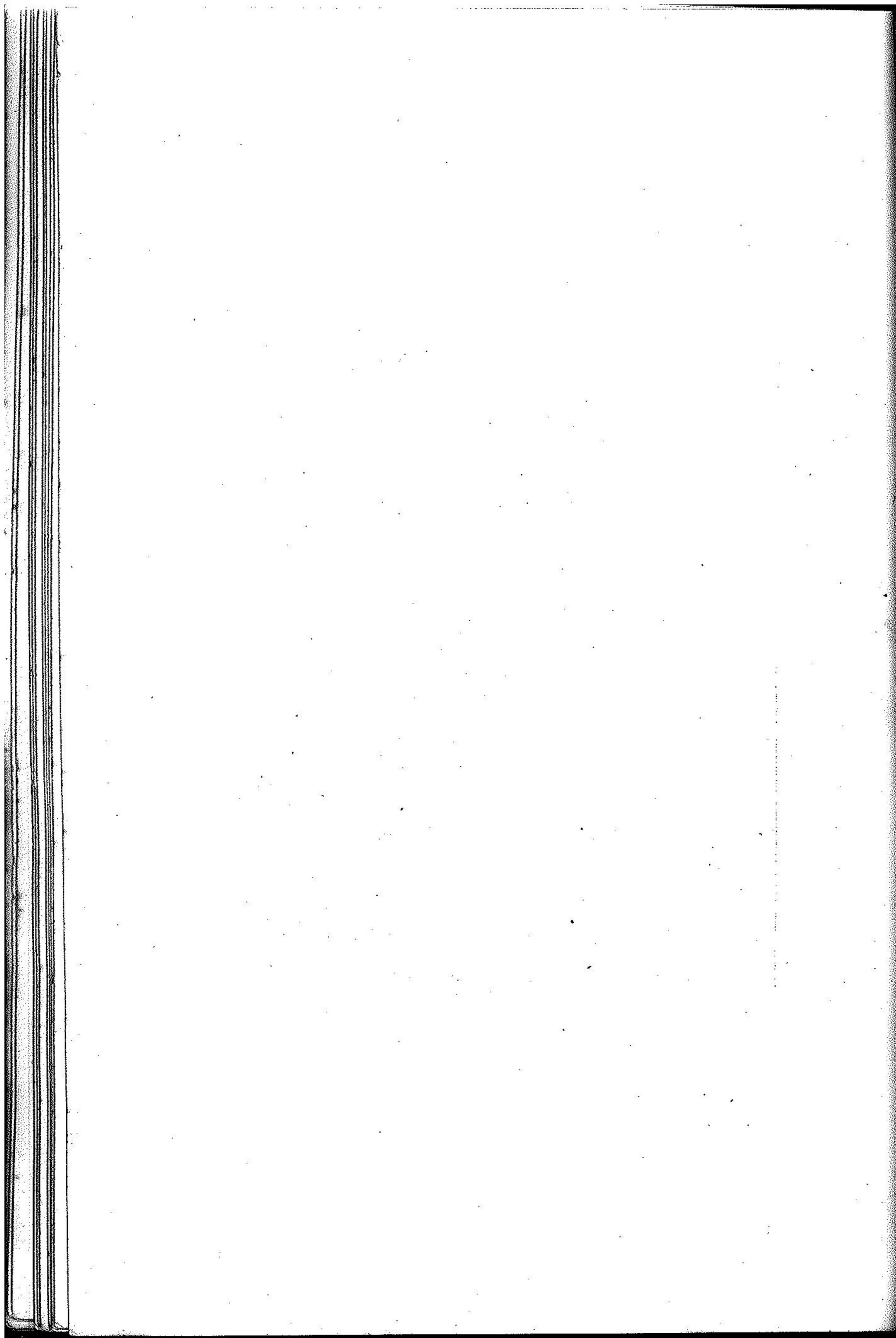
Arrivé à destination, le jeune Anglais, en butte aux difficultés de l'existence, obligé de lutter contre la misère, de combattre la faim menaçante, rechercha et obtint dans la maison d'un brave négociant de la Nouvelle-Orléans, nommé Stanley, un emploi rémunérateur. Là, notre héros s'acquitta avec tant d'intelligence et d'activité du travail qui lui fut confié, il captasi complètement la confiance et l'affection de son premier protecteur américain, que ce dernier finit par l'adopter et par lui donner ce nom de Stanley, illustré depuis.

Cependant la mort subite de son père adoptif, décédé sans tester, obligea Henri Stanley à s'acharner encore au combat pour la vie.

Une nouvelle période de neuf années échappa dès lors à son histoire biographique, période au cours de laquelle le jeune homme énergique et courageux qui nous occupe, dut voir s'égrener une à une les illusions de



Henry M. Stanley



gloire facile du premier âge, mais retremper et fortifier dans l'adversité le caractère et le tempérament qui feront un jour de lui une célébrité des deux mondes.

L'année 1861, où la guerre de la sécession éclata aux États-Unis, nous presenta Stanley soldat, enrôlé volontaire dans l'armée confédérée, avec laquelle il prit part à divers engagements, sous les ordres du général Johnstone.

Fait prisonnier l'année suivante (avril 1862), à la bataille de Pittsburgh, Stanley réussit à s'enfuir, grâce raconte-t-il, à sa grande maigreur, au milieu de la pluie de balles que lui décochèrent ses gardiens.

La crainte d'être arrêté comme prisonnier confédéré échappé le détermina au début de l'année 1863, à s'engager en qualité de simple matelot dans la marine fédérale. Embarqué sur le *Ticonderoga*, l'apprenti marin ne tarda pas à conquérir des grades; à la fin de son premier mois d'embarquement il devint secrétaire du capitaine du navire; au début du quatrième mois, il était le secrétaire de l'amiral, qui avait hissé pavillon sur le *Ticonderoga*.

Dans les combats divers auxquels fut mêlé ce vaisseau, Stanley acquit le grade d'enseigne, à la suite d'une action d'éclat. L'officier de marine assista à l'attaque du fort Fisher (janvier 1865) et six mois plus tard le *Ticonderoga*, partant en croisière en Europe, amena à Constantinople Stanley, qui obtint un congé pour visiter d'abord l'Asie Mineure, et, louable pensée, pour aller ensuite revoir sa mère au village natal.

De retour aux États-Unis, l'officier marin, n'ayant plus à combattre puisque la guerre était terminée, donna sa démission, et aborda la carrière du journalisme, qui fit de lui le reporter infatigable, l'explorateur célèbre et l'écrivain : Henri M. Stanley.

Ses premiers et remarquables débuts dans cette carrière datent de sa campagne à la suite de l'expédition du général Hancock contre les Indiens Cheyennes et Kiowas, comme reporter du *Missouri Democrat* et de la *New-York Tribune*. Ils attirèrent sur lui l'attention de la presse, et lui valurent sa nomination de correspondant-voyageur du grand journal américain, le *New-York Herald*.

Stanley au *Herald*, c'est Stanley lié à James Gordon Bennett, propriétaire de ce journal ! Deux énergiques enfants de leurs œuvres ; deux hommes pour qui les dangers matériels, les obstacles physiques, les difficultés financières n'ont jamais existé devant le but à atteindre, devant une situation fortunée et glorieuse à conquérir, devant une action généreuse à accomplir !

La campagne de 1867, entreprise par les Anglais en Abyssinie, fournit à

Stanley la double occasion de remplir sa première mission de correspondant du *New-York Herald*, et de visiter pour la première fois une parcelle du sol africain. La mer Rouge, les troupes expéditionnaires britanniques et leurs bagages transportés par une caravane d'éléphants, un coin de la terre d'Afrique avec ses forêts, ses ravins, ses montagnes, les engagements des Anglais et des Abyssiniens, la prise de Magdala, la mort de Théodoros, passèrent, vivants tableaux, sous les yeux des lecteurs du *Herald*, dans les correspondances remarquables adressées d'Abyssinie à ce journal par le jeune écrivain.

Rentré en Europe, il se trouva à Madrid, lors de la révolution qui détrôna Isabelle II; puis il partit pour l'Égypte, et assista à l'inauguration du canal de Suez (1869). Dès lors, toujours pour le compte du journal américain, nous retrouvons le correspondant visitant successivement Constantinople, Tiflis, Bakou, Téhéran, Ispahan, Shiraz, et s'arrêtant à Bombay en septembre 1870.

Revenant bientôt vers l'Europe, Stanley s'arrêta quelque temps en Égypte caressant l'espoir d'y voir arriver Livingstone, l'explorateur africain, dont la longue et silencieuse absence préoccupait, à cette époque, la presse du monde civilisé.

Déçu dans son attente, Stanley s'embarqua pour l'Espagne, et séjourna dans cette contrée jusqu'au jour où Gordon Bennett l'appela, par télégramme, à Paris.

Le propriétaire du *New-York Herald* avait conçu la noble et généreuse résolution d'envoyer Stanley à la recherche de Livingstone, disparu au cœur de l'Afrique, pour apporter à l'illustre explorateur assistance et secours. L'homme que nous avons vu tour à tour employé de commerce, soldat, matelot, officier de marine, reporter, nous apparaît sous une transformation nouvelle. Stanley, Protégé de notre siècle, devient géographe, explorateur et écrivain. Le livre intitulé « *Comment j'ai retrouvé Livingstone* » nous fait assister à toutes les péripéties du romantique voyage entrepris par son auteur, en 1871, vers le centre du continent africain.

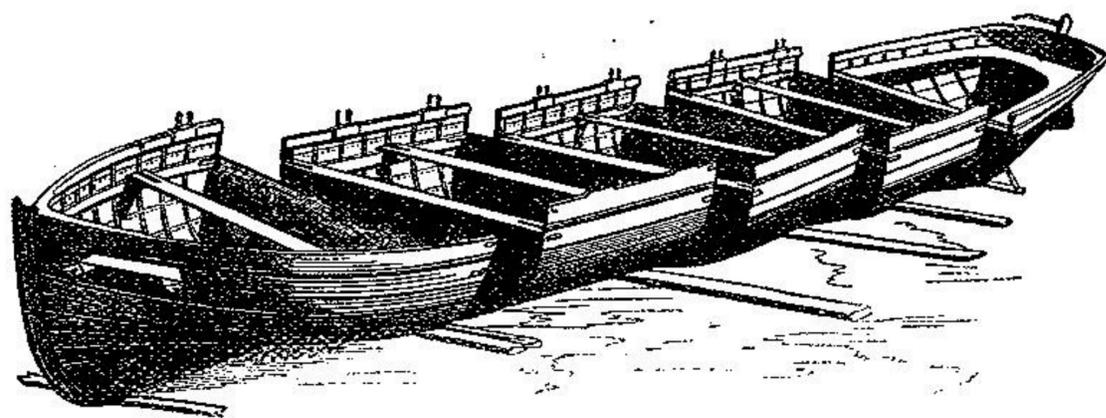
Le 10 novembre de cette année, l'intrépide Stanley, sur les bords du Tanganika, à Oudjiji, surgit devant Livingstone épuisé, presque mourant, à bout de ressources et abandonné par une grande partie de ses serviteurs, comme une apparition surnaturelle, comme un *Deus ex machina*.

La réussite de cette expédition renvoya Stanley en Afrique. Le *Daily Telegraph*, journal de Londres, et le *Herald* s'unirent pour le charger, vers les derniers mois de l'année 1874, d'aller poursuivre et compléter les récentes découvertes géographiques de Livingstone.

C'est alors que commença cette magnifique exploration de l'Afrique centrale, qui demeurera l'œuvre la plus audacieuse et la plus remarquable de l'infatigable Stanley.

Arrivé au continent noir par Bagamoyo, port sur l'océan Indien, le 17 novembre 1874, l'explorateur entreprit, le 8 mars de l'année suivante, la première circumnavigation du lac Victoria, sur le *Lady Alice*, petit navire démontable qui, plus tard, descendit avec son illustre passager l'énorme cours du Congo, depuis Vouénya ou Nyangoué (localité située sur ce fleuve, entre le 3° et 4° degré de latitude sud, et le 23° et 24° degré de longitude est), jusqu'au large estuaire du Zaire à Banana, sur l'océan Atlantique. (L'estuaire du Congo est situé par 6° degré 30' de latitude sud, et presque sur le méridien de Paris.

Nous allons suivre pas à pas chacune des étapes de ce mémorable voyage de Stanley, dans la seule partie du bassin du Congo; les descriptions



LE « LADY ALICE » DÉMONTÉ.

de ce fleuve et du territoire qu'il arrose étant le seul objet de notre présent ouvrage.

Tandis que l'Europe et l'Amérique attristées, sans nouvelles depuis deux années du hardi pionnier de l'exploration en Afrique centrale, escomptaient les tristes probabilités de sa mort et doutaient de déchiffrer bientôt l'énigme problématique des richesses ou des déserts du territoire du Congo, Stanley parvint, le 19 novembre 1876, sur la rive droite du Zaire, qu'il appela fleuve Livingstone, et campa joyusement aux villages de Vouénya.

Poursuivant sa route, il découvrit, à trois jours de navigation fluviale de Nyangoué, le point où le Rouiki, rivière, déverse, avec une vitesse d'un nœud à l'heure, par une embouchure large de cent yards, ses eaux noires et boueuses sur la rive gauche du Congo.

La population hostile et barbare de ces parages refusa à l'Européen de

lui vendre même des vivres. Stanley et les trente-six hommes de sa suite n'eurent pour se nourrir sur les bords du Rouiki que quelques rares bananes emportées de leur halte précédente.

Le 24 novembre au matin, le *Lady Alice* et son équipage remontèrent le Rouiki pendant une dizaine de milles, évitant les arbres flottés, dont les branches plongeaient en masses épaisses dans les eaux de la rivière et les coloraient d'une teinte noirâtre, d'une vague couleur d'encre à copier.

Stanley et ses compagnons durent ce jour-là défendre leurs vies menacées par les indigènes riverains armés de flèches et de lances à pointe de fer.

Un rapide combat de quelques minutes laissa la victoire au *nouéma* (chef blanc), ainsi que nommèrent Stanley les sauvages vaincus, fuyant devant les balles du fusil à éléphant de l'explorateur.

Cette arme perfectionnée, confiée à la garde d'un porteur zanzibarite de Stanley, Billali, servit à tuer en cette circonstance un noir dont le cadavre roula dans les eaux noires du Rouiki. Billali, grondé sévèrement par son maître à l'occasion de ce meurtre, avait répondu dans le franc et naïf langage du nègre ému d'un reproche :

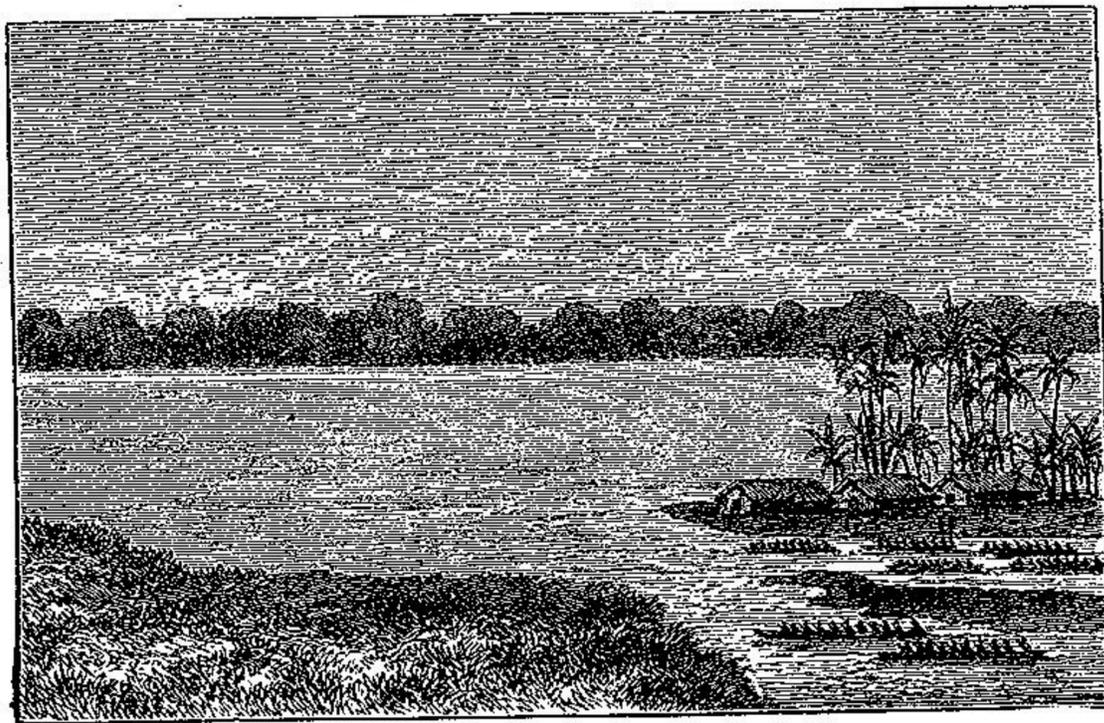
« Je n'ai pu faire autrement, monsieur, je vous assure ; une minute de plus, et il m'aurait tué ; il me visait avec sa lance et il était tout près de moi, j'ai tiré le premier. »

Deux jours après, le 26 novembre, Stanley, poursuivant de nouveau la descente du Livingstone, Zaire ou Congo, comme dans ses appellations multiples est qualifié le fleuve géant du centre africain, rencontra Nakannpemmba, village nègre où de hideux débris de chair humaine, restes de nombreux festins, disposés en ligne le long des rues, témoignaient du cannibalisme de ses habitants. Ces anthropophages furent toutefois moins dangereux pour Stanley et ses compagnons que les maladies, dysenterie et petite vérole, conséquences fatales des fatigues et des privations encourues par les voyageurs, qui les attaquèrent en cet endroit. La colonne exploratrice, munie des médicaments nécessaires à combattre ces maux, put au complet continuer sa route et atteindre, le 27 novembre, les chutes d'Oukassa, causées par la projection des monts d'Oussi, situés sur la rive droite du fleuve.

A ces rapides divisés par une couple de longs îlots rocheux, produits par une banquette de schiste verdâtre mêlé de fer carbonaté et de poudingue, le fleuve, large de plus de sept cents mètres, roulait en tourbillons ses eaux furieuses et abondantes, et Stanley dut suspendre sa route et camper quelques jours à terre, afin de donner à ses compagnons et à lui-même l'occasion d'un repos nécessaire et bien mérité.

Mais quel repos fut possible en face de ces rapides, pour la vaillante colonne livrée à une nouvelle épidémie de petite vérole, exposée aux attaques incessantes de féroces et avides cannibales ! L'escorte noire de Stanley, lassée, terrifiée, insouciante de l'objectif glorieux et utile que poursuivait son chef, menaça de l'abandonner. Heureusement ce dernier, depuis longtemps habitué aux caprices de ses compagnons nègres, sut les décider à rester, et il put avec eux lever le camp d'Oukassa, redescendre le fleuve et arriver, le 29 novembre, à quatre milles des chutes, à Mbourri, situé sur la rive gauche, en face d'un groupe de villages nègres qui s'appelle Vinarounga.

Le *Lady Alice* stoppa une entière journée dans ces parages ; un nègre de garde à bord captura et amena devant Stanley un vieillard in-



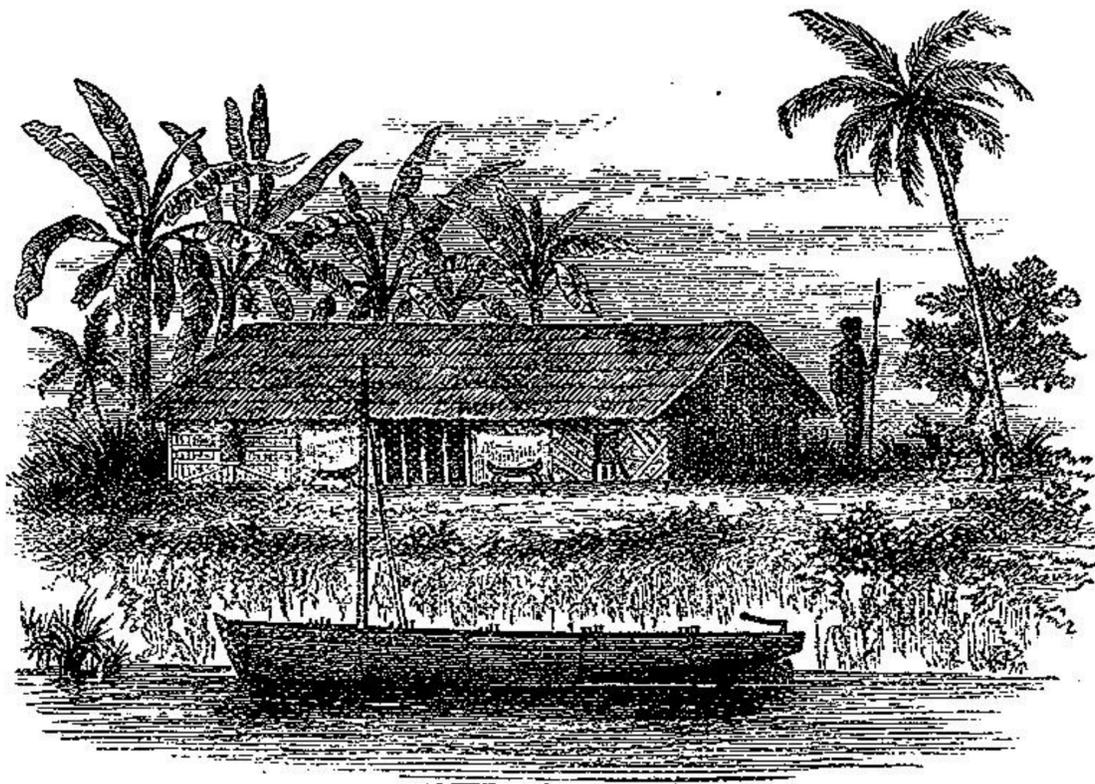
VUE AUX ENVIRONS DU ROUKI ET DE NAKANNPEMBA.

digène entièrement nu, d'un noir de jais, courbé en deux par les années, créature humaine entièrement incivilisée et incivilisable, surprise en flagrant délit d'escalade du bateau. Stanley, trouvant ce sauvage trop vieux pour rien apprendre, le fit remettre en liberté. Quelques heures après, d'autres indigènes, montés sur des canots, venant de la direction des chutes d'Oukassa, se dirigèrent vers le *Lady Alice*. Stanley leur fit offrir, par ses interprètes, des perles, des étoffes, du cuivre, du fer, en échange de chèvres, de bananes et de grain. Cette offre acceptée, les indigènes demandèrent à être régalez du son du tambour. L'un de ces instruments se trouvait à bord du navire, et grâce à lui, aux roulements sonores et prolongés

qu'en obtint un des passagers, l'équipage entier put s'éloigner sans danger du pays des anthropophages.

Le 30 novembre, Stanley, poursuivant sa route, passa entre deux belles îles boisées, qui occupaient le milieu du courant du fleuve, près du marché nègre d'Oussako Ngonngo, et atteignit le 1<sup>er</sup> décembre le marché d'Oukonngi, situé en face de l'île de Mitanndeh, par 3° 6' de latitude sud, où il s'arrêta.

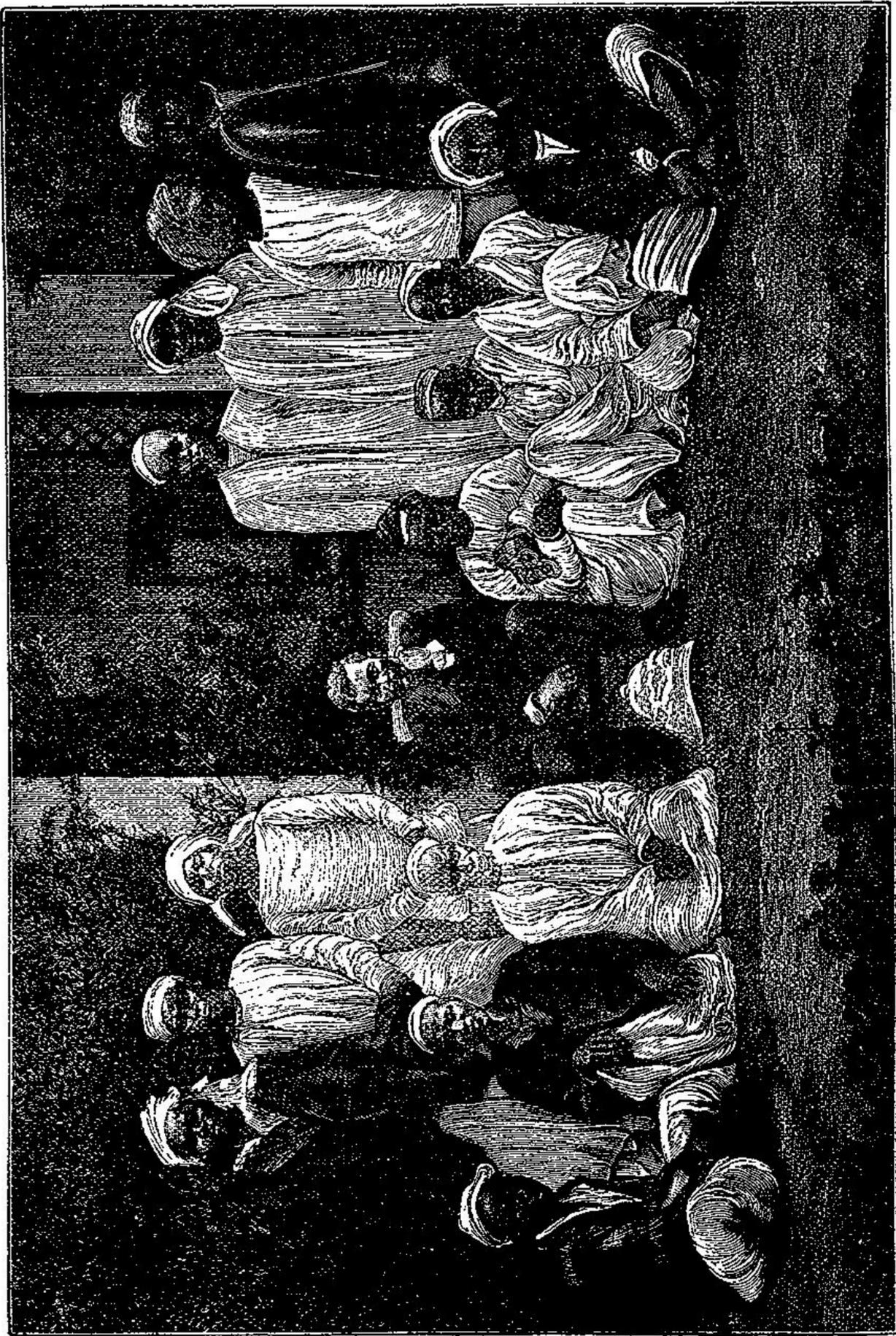
Ce marché d'Oukonngé, célèbre dans le continent noir, et dont Livingstone avait même vaguement entendu parler par les habitans des bords du lac Tanganika, était fréquenté par la tribu guerrière et cannibale des Bakous-



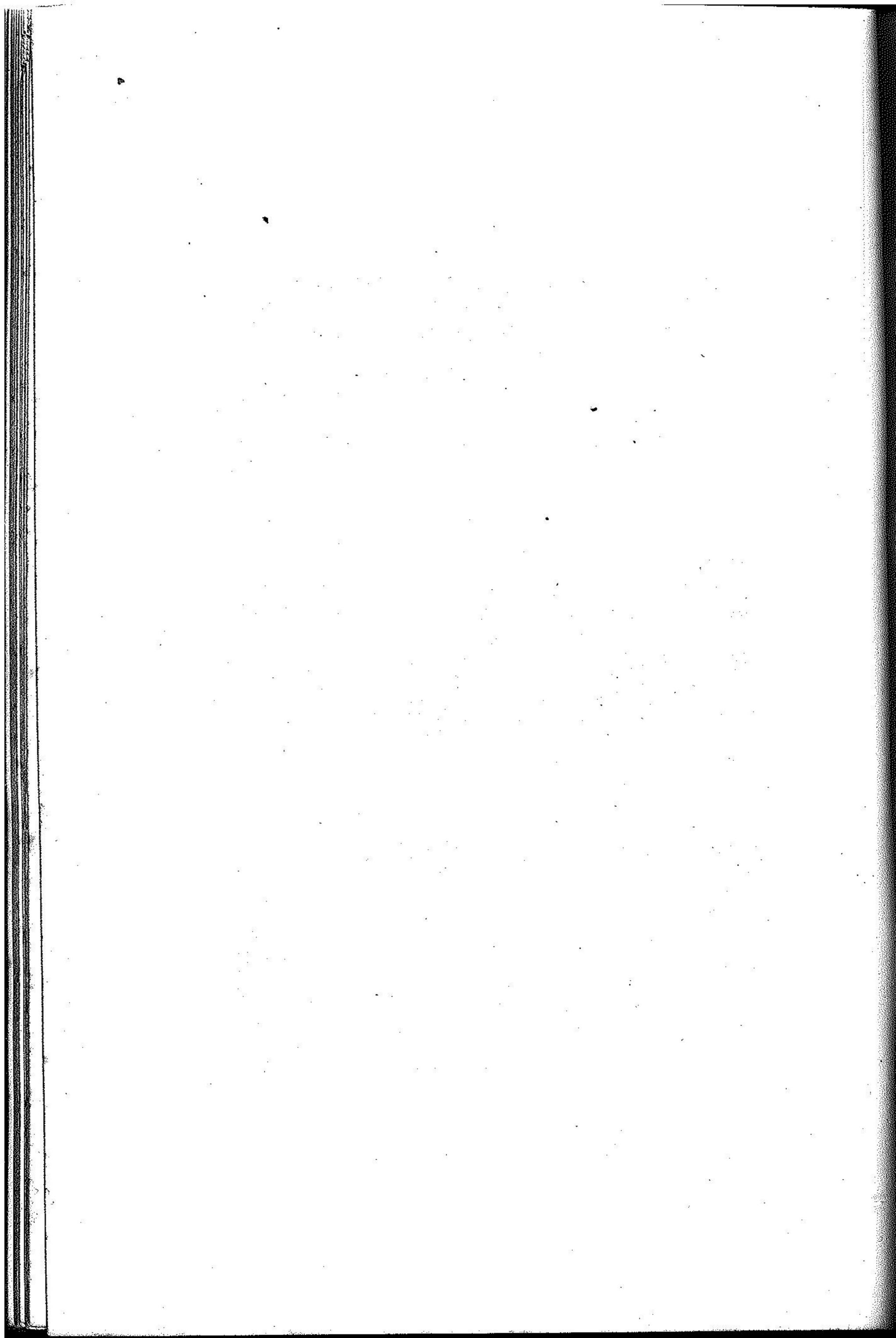
UNE MAISON A IKONNDOU.

sou, habitans d'une contrée découverte et riche en palmiers, où les Arabes relativement civilisés de l'Afrique orientale avaient à diverses reprises, essayé, mais en vain, de pénétrer.

Stanley et son escorte échappèrent aux Bakoussou, et redescendirent le fleuve. Le 5 décembre, un violent orage et le manque de vivres arrêtaient les voyageurs près d'Ikonndou, ville remarquable située par 2° 53' de latitude méridionale. Les huttes qui la composaient étaient de doubles cages, élégamment construites avec des tiges de panis. Chacune de ces cages avait sept pieds de long, cinq de large et six de haut; reliées toutes deux par la toiture, elles avaient une pièce commune où les deux familles se réu-



LES EXPLORATEURS DU « CONTINENT MYSTÉRIEUX ».



nissaient pour se livrer à leurs travaux et recevoir leurs amis. Ces maisonnettes confortables, parfaitement étanches, abritèrent l'équipage du *Lady Alice*. Les vivres abondants aux environs d'Ikonndou, pots emplis de sève de palmier, lourdes grappes de bananes, melons délicieux, fruits de manioc, arachides et cannes à sucre, assurèrent aux voyageurs une agréable victoire contre la faim.

Les indigènes de cette localité, rencontrés par Stanley, lui apprirent un nouveau nom de baptême du fleuve Congo, le *Rou-a'r-ohoua*. En outre, ils déclarèrent qu'une île, appelée par eux Matourou, qui se trouvait autrefois en aval d'Ikonndou, avait été complètement détruite par les *kiremmbos-remmbos* (les éclairs).

« Qui a envoyé les kiremmbos? demanda Stanley à l'un d'eux.

— Ah! qui sait? Peut-être *Firi-Niammbi* (la divinité).

— Tous les habitants sont-ils morts?

— Tous! hommes, femmes, enfants, chèvres, bananes, palmiers, tout, tout ce qu'il y avait. »

Le 8 décembre suivant, l'explorateur anglais avait descendu le fleuve jusqu'à Onnia-N'sinnghe, village d'un mille de long, situé par 2° 49' de latitude sud, sur la rive nord d'une crique d'environ trente yards de large.

A quatre milles en amont du village, une rivière, la Lira, apportait au fleuve Congo son large tribut d'eau transparente et profonde. A son confluent, l'équipage du *Lady Alice* eut à soutenir contre les indigènes un véritable combat naval dont il sortit victorieux.

Le 18 décembre, après avoir dérivé pendant quelques milles, le navire vogua dans une sorte de large canal qui séparait de la rive gauche du Zaïre l'île populeuse de Mpika, merveille de végétation, formée surtout de bananiers et de plantains. Les passagers débarqués en face, sur une place foraine des noirs couverte de gazon, s'arrêtèrent pour déjeuner à l'ombre de ses arbres séculaires. Immédiatement les gens de Mpika appelèrent à son de trompe tous les guerriers des alentours, qui, réunis bientôt en grand nombre, témoignèrent de leur désir d'avaloir et *déjeuneurs* et déjeuner. Les interprètes de Stanley réussirent pourtant à calmer ces hostiles insulaires qui consentirent à l'échange du sang.

Au départ du *Lady Alice* de l'île de Mpika, une foule de noirs se pressait sur la rive pour crier aux voyageurs : *Mouenné Kivouké-vouké!* « (allez en paix) ». Ce souhait affectueux ne devait pas se réaliser.

Après une descente de dix milles environ, des milliers de formes humaines cachées dans les jungles de la berge décochèrent leurs flèches au monstre de bois ferré inusité qui nageait sur le fleuve.

A cette attaque dangereuse, les rameurs du navire emportant Stanley redoublèrent de zèle pour imprimer à l'embarcation sa plus grande rapidité. Le *Lady Alice* échoua à la côte, près d'une vaste place déserte, marché nègre abandonné, non loin, hélas ! des sauvages hostiles, dont l'inféanal concert de trompes et de hurlements arrivait à ses marins, au milieu du sifflement étrange des flèches empoisonnées. Cette fois, il fallut combattre. Stanley fit à la hâte construire un *boma*, sorte de camp, qu'il entourait d'une enceinte épaisse et haute de broussailles, dans laquelle furent formés des abris pour les tireurs. Puis, à la tête de sa troupe aguerrie, mais réduite à un petit nombre d'hommes valides, la plupart noirs de Zanzibar et nègres recrutés sur les bords du Congo, il attendit bravement l'ennemi.

Bientôt un bruissement continu dans les broussailles voisines, les chocs successifs et rapides des flèches tombant au milieu du camp, annoncèrent sa présence.

Des milliers de têtes émergèrent de la jungle, à quelques mètres du *boma*; les défenseurs de Stanley purent, à leur aise et sans danger, tirer et mettre dans le noir sur ces cibles mouvantes, qui, touchées, s'affaissaient avec des cris de rage et de malédiction contre le *nouéma* (chef blanc).

La victoire fut rude à gagner. Le lendemain, Stanley, menacé de l'abandon d'une grande partie de ses gens, démoralisés par le chiffre croissant des malades et des morts de l'escorte, et par les incessantes attaques qui signalaient chacune de ses marches, dut, à prix d'or local, un âne de selle, une malle, une chaîne d'or, trente dotis, de belles étoffes, cent cinquante livres de perles, seize mille trois cents cauris, un revolver, deux cents cartouches et cinquante livres de fil de laiton, racheter les services de ses compagnons de route. En outre, comme jadis Ulysse en des circonstances presque identiques, Stanley puisa dans son âme, et dans la ferme volonté d'accomplir sa mission, des accents persuasifs qui lui valurent de nouvelles et sincères promesses de fidélité et d'attachement de la part de ses compagnons.

Ulysse a trouvé son Homère, Stanley aura-t-il le sien ?

Le 25 décembre, l'explorateur anglais célébra son premier Noël au Congo, près de Vinya-Ndjara; les vingt-trois embarcations, canots taillés dans des troncs d'arbres qui composaient sa flottille, furent baptisés, et des régates organisées sur le fleuve.

Le soir de ce *christmas* mémorable, Stanley et son fidèle compagnon Frank causèrent de l'avenir, après avoir parlé du passé.

« Voyez cette carte, dit Stanley en montrant la dernière carte de l'Afrique centrale dressée par les Européens, la région que nous venons d'aborder y figure en blanc, le vide est absolu. Je vous assure, Frank, que ce vide

énorme est sur le point d'être comblé... A cet égard, je n'ai pas l'ombre d'un doute... Bonne nuit, mon garçon, bonne nuit, et que d'heureux songes accompagnent votre sommeil!... »

Cette confiance surhumaine au cœur de Stanley n'était-elle pas un gage certain de succès ?

Le 28 décembre, un brouillard épais et grisâtre planant sur le fleuve voilait, dès le matin, les palmiers de la berge où est situé Vinya-Ndjara.



FRANK POCOCK.

Lentement la brise chassa ces vapeurs, le soleil parut et les rives boisées s'élevèrent solennelles et tristes. Enfin le Zaire montra sa nappe grise, et, à neuf heures, sa surface calme brilla comme un miroir. L'escadre de Stanley vogua de nouveau vers l'inconnu.

Le jour suivant, elle atteignit le Kassoukou, rivière qui mêlait ses eaux de couleur sombre à celles du Congo, en face de l'important village de Kissanga-Sanga.

En aval de ce village, la population riveraine somma impérieusement les marins de la flottille de retourner d'où ils venaient.

Mais, se ravisant en présence de la quantité considérable d'êtres humains qui composaient la suite de Stanley, quelques indigènes poussèrent des clameurs joyeuses : « Bo-bo-bo-bo ! Bo-bo-bo-bo-o-o ! (de la viande ! de la viande ! ah ! ah ! ah ! ) » et ils regardèrent dès lors l'explorateur et ses hommes du même oeil qu'un gourmet regarde un chapon truffé.

L'un deux, misérable très gras, armé d'une lance, plus hardi que les autres, s'approcha, dans un canot, de la barque montée par le célèbre Anglais. Sans s'émouvoir ce dernier regarda le sauvage à la bouche entr'ouverte par un rictus grimaçant, aux grandes dents carrées et blanchâtres, à la tête hideuse inclinée vers l'épaule dans l'attitude d'un habile jeteur de lance, au front bas, à la face trapue, à la chevelure courte et épaisse. Ce nègre recula son bras droit, rejeta le corps en arrière, et brandit sa lance contre Stanley.

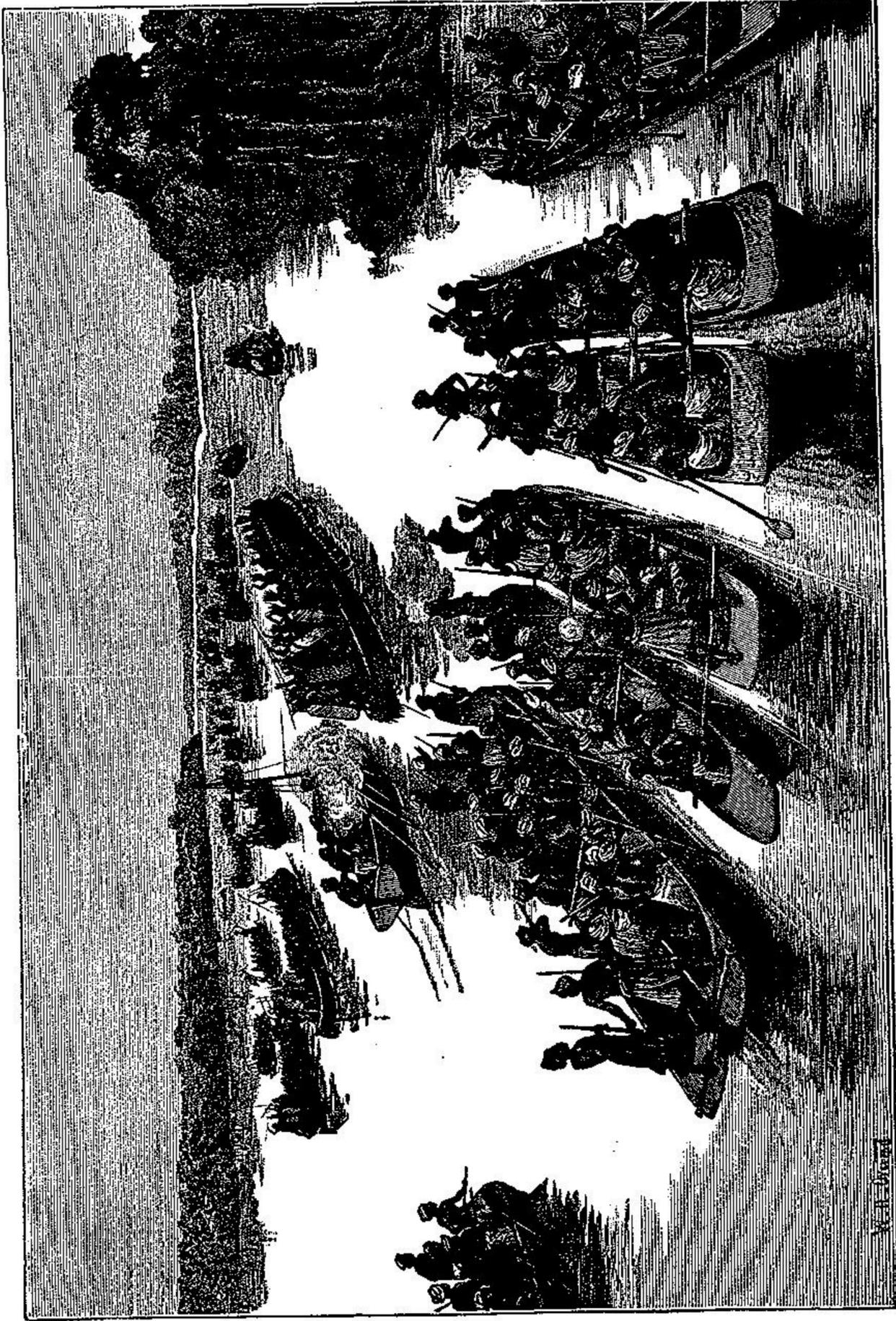
L'Anglais resta impassible ; la lance effleura ses épaules et s'abattit dans l'eau, avec un sifflement...

Une heure après la flottille d'exploration croisa l'embouchure de l'Ouurindi. Puis, poursuivant sa route, elle longea les territoires d'Oussongora Méno et de Kasséra, retraites des hippopotames et des éléphants.

Des sous-bois impénétrables, composés de fougères, de dattiers et de palmiers raphias vinifères, de massifs de piment, de lianes, de caoutchoucs grimpants, de joncs d'une longueur infinie, et du *mucuna pruriens*, effroi des indigènes, en raison de la tenacité avec laquelle les poils de cette plante, véritables aiguillons, pénètrent dans la peau, tels étaient les domiciles où les éléphants de ces parages avaient tracé des voies ouvertes au premier explorateur des rives du Congo. Il s'y réfugia un instant, pour échapper à une pluie diluvienne qui, nouvel obstacle, venant après les rapides, la faim, les cannibales, les flèches empoisonnées et les lances, menaça d'interrompre à jamais le cours de son expédition.

Dès le 31 décembre 1876, par un de ces brusques revirements de température fréquents sous les tropiques, le ciel pur et bleu, la forêt sombre et tranquille, le fleuve sans une ride, ressemblant à une nappe solide d'argent bruni, la journée superbe, invitèrent la petite escadre à continuer sa route.

Elle se trouva le premier jour de l'an 1877, par 1° 10' de latitude sud et environ 25° de longitude est, à cinq jours de navigation des cataractes, dont le nom depuis lors devint Stanley-Falls. L'équateur et les chutes périlleuses, au nombre de sept, furent franchis après trois semaines d'un



COMBAT AU CONFLUENT DE L'AROUHOUMI ET DU LIVINGSTONE ( CONGO. )

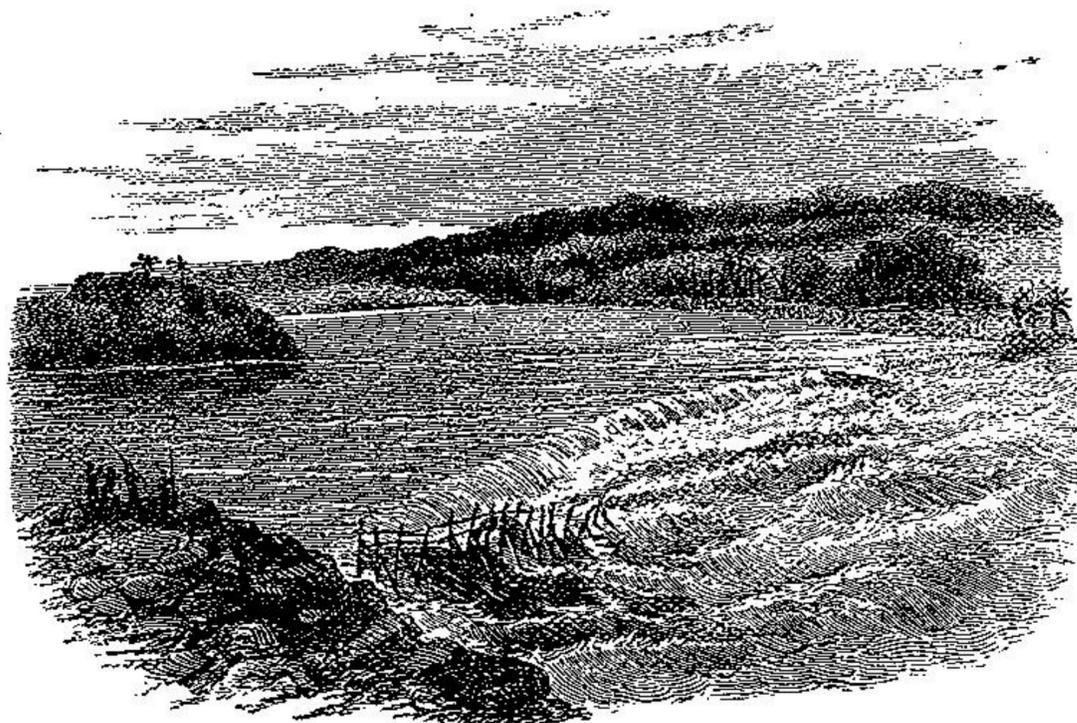
W. H. B. B.



effroyable labeur, d'efforts excessifs et continus, pendant lesquelles les braves conquérants des obstacles physiques du fleuve avaient dû repousser les attaques incessantes de nuit et de jour de féroces cannibales fortifiés dans les diverses îles placées entre les cataractes.

Le 28 janvier, les membres de l'expédition Stanley descendirent en toute hâte le cours rapide du Livingstone, pour échapper au bruit assourdissant des chutes, et allèrent camper le lendemain dans un des villages abandonnés d'Oussimmbi, situé par  $0^{\circ}22' 29''$  de latitude nord.

Un nouveau combat, une nouvelle victoire, signalèrent encore pour eux cette étape nouvelle. Depuis le Rouiki, où l'expédition était parvenue le 23



LA SEPTIÈME CATARACTE DES STANLEY-FALLS.

novembre 1876, jusqu'au 29 janvier 1877, elle avait combattu vingt-quatre fois les sauvages, et pris dans ces luttes soixante-cinq boucliers pareils à des portes, impénétrables aux lances et aux flèches des indigènes.

Le 1<sup>er</sup> février, par  $0^{\circ}50' 17''$  au nord de l'équateur, Stanley découvrit un vaste affluent, dont l'embouchure mesurait une largeur de plus de 3 kilomètres. Arrêté en aval de cette rivière, l'Arouhouimi, avec ses embarcations, il vit venir à lui une véritable flotte comptant cinquante-quatre canots de guerre, montés par des indigènes en armes. « Sa marche était ouverte par une barque monstrueuse, portant, sur chaque bord, quarante rameurs qui pagayaient debout et à l'unisson, au rythme d'un chant barbare. A l'avant, sur une sorte de plate-forme, se tenaient dix jeunes guerriers, coiffés des plumes caudales du perroquet gris à queue rouge. A l'arrière huit hommes

gouvernaient l'embarcation avec de longues pagaies, décorées de boules d'ivoire. »

Le grand canot s'élança; les autres le suivirent, faisant jaillir l'écume et soulevant l'eau sous leurs proues aiguës.

De la flottille de Stanley partit une détonation suivie d'une nuée de balles qui domina, un instant, le bruit éclatant des énormes tambours, de cent trompes d'ivoire et les chants stridents de mille voix humaines, arrivant des canots ennemis.

Les armes européennes, qui parlent et qui tuent, domptèrent toujours les sauvages des rives du fleuve Congo. Ces puissants-auxiliaires, renforcés du jugement sûr, de la surveillance continuelle des dangers, de la mâle et froide énergie de Stanley, lui permirent de sortir sain et sauf de l'avant-dernier combat, le trente et unième, le plus acharné de tous ceux qu'il eut à soutenir sur le terrible fleuve, combat du 14 février 1876, contre les Maroundja armés de mousquets.

Cette bataille eut lieu par le 1° 28' de latitude nord, auprès d'îles fluviales, dont l'une fut appelée par son premier visiteur européen l'île de l'Observation.

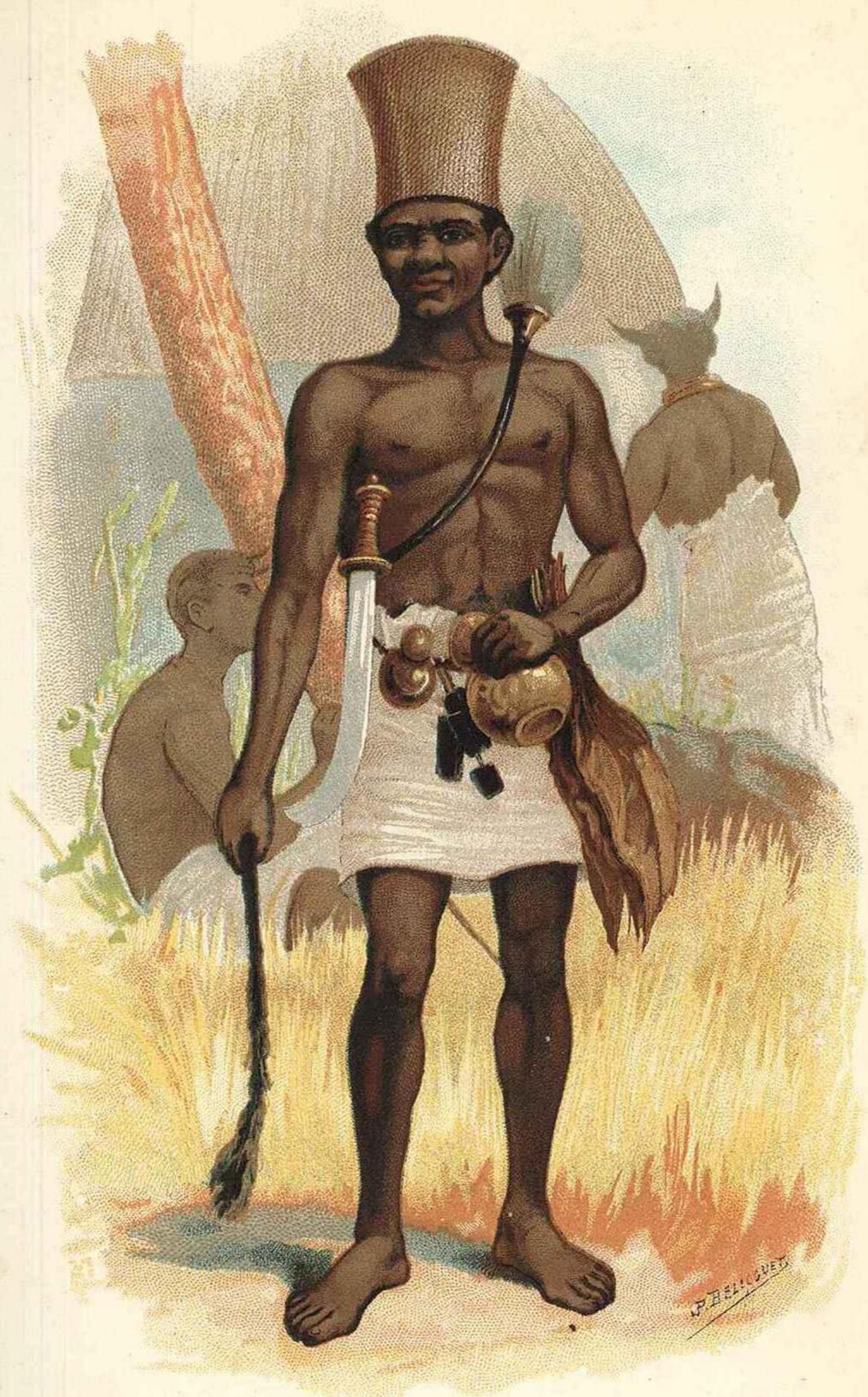
En cet endroit le Congo prenait une largeur de plus de onze kilomètres, remplie de petites îles basses formées d'un sable d'alluvion et couvertes d'arundos, de papyrus et d'autres variétés de cypéracées. Ces îles étaient de vrais nids d'oiseaux variés: marabouts et grues baléariques, baleiniceps-rois à la jambe courte, flamants roses, oies à aile éperonnée, canards sauvages, aninghas, martins-pêcheurs, aigrettes, ibis noirs et rouges, bécassines et gibier d'eau.

La plus grande et la plus boisée de ces îles regorgeait en outre de babouins, de lémures, bruyants veilleurs de nuit, et de singes minuscules à longue queue. Dans les autres, parfois, au bruyant froissement du feuillage, les voyageurs invités à regarder virent s'enfuir des troupeaux de buffles rouges dont le vacarme troublait dans les hauteurs des arbres de grands singes barbus effrayés.

Les canaux qu'elles formaient entre elles, fourmillaient d'amphibies: hippopotames et monitors. Souvent aussi leurs eaux profondes s'ouvraient pour engloutir de monstrueux crocodiles, repus, chauds de soleil, arrachés à leur somnolence, sur la plage d'une île, par le bruit des rameurs des canots de Stanley.

Vainqueur des Maroundja, ce dernier se trouva aux prises avec la faim dans les journées du 18 et du 19 février.

Le 20, parvenu dans l'île de Mouangangala, situé dans le fleuve à plu-



P. Maes, Editeur, Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

# LE ROI DE TCHOUMBIRI



sieurs milles en aval de la grande rivière d'Ikélemmba, rencontrée la veille, Stanley put traiter de l'achat de vivres avec les indigènes. Sa flottille embarqua des cochons noirs, des chèvres, des moutons, des bananes, du pain de cassave, de la farine, du maïs, des patates, des ignames et du poisson.

Ainsi ravitaillée, elle se remit en route, et, longeant les côtes boisées de l'Oubanghi, elle toucha, par  $0^{\circ}51'13''$  de latitude sud, à un point où le fleuve coule entre deux pointes rocheuses et basses, populeuses, bien cultivées et couvertes de bananeraies.

Quatre jours après, par  $1^{\circ}37'22''$  au sud de l'équateur, elle s'arrêta près de l'île de Mommpourenghi, où eut lieu la fin touchante d'une campagne de voyage de Stanley; fin ainsi racontée par l'immortel auteur de l'ouvrage *A travers le Continent mystérieux* :

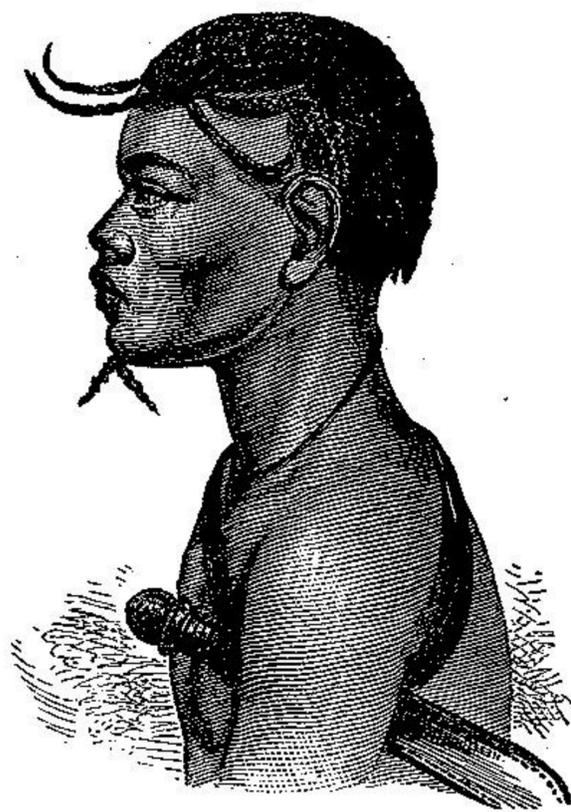
« La fidèle Amina gisait mourante dans un canot, dont je fis approcher le *Lady Alice*.

« Ah ! maître, me dit-elle en m'apercevant, je ne reverrai plus la mer. Votre fille Amina va mourir. J'aurais tant voulu revoir nos cocotiers et nos manguiers; mais non, Amina est mourante, et sur une terre païenne. Elle ne verra plus Zanzibar. Le maître a été bon pour ses enfants, et Amina s'en souvient. C'est un mauvais pays, maître; vous vous êtes égaré en y venant. Adieu ! n'oubliez pas la pauvre petite Amina ! »

On l'enveloppa dans un linceul, et, au coucher du soleil, sa dépouille fut confiée aux profondeurs du fleuve africain.....

Enfin le 27, la colonne d'exploration longea un territoire habité par des créatures noires, pour lesquelles l'épithète *d'humanitaires* put être employée. Ces indigènes étaient les sujets pacifiques du roi de Tchoumbiri, dont la capitale s'élevait sur la rive gauche, à quelque distance du courant, au milieu de champs labourés et de villages populeux.

Le roi de Tchoumbiri rendit visite à Stanley. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, avec des yeux petits, un nez bien fait, mais de larges narines et des lèvres minces. Il était soigneusement épilé, avait la



LE FILS AÎNÉ DU ROI DE TCHOUMBIRI.

voix douce, les manières presque affables, une politesse empressée, qui néanmoins laissaient percer ses instincts mercantiles et son esprit rusé au delà de toute mesure.

Sa coiffure était une natte très serrée, tissée de fibres de palmier crucifère. Sa poitrine et ses épaules, noires, étaient entièrement nues. Au baudrier, lui passant sur l'épaule gauche, où se dressaient en aigrette les soies d'un éléphant, était suspendu un large sabre à lame courbe. Il tenait à la main une queue de buffle, moustiquaire de sa royale face, et avait à la ceinture, outre sa tabatière et un paquet de feuilles de tabac, des gourdes remplies de talismans, de poudres magiques, enveloppées dans des lambeaux de flanelle rouge et noire, une collection d'antiquailles en bois, de fétiches grossiers, etc., etc.

Cet aimable personnage possédait « quatre dizaines » d'épouses, qui eurent pour Stanley et ses compagnons les attentions les plus délicates.



L'UNE DES FEMMES DU ROI DE TCHOUMBIRI.

Beaucoup d'entre elles étaient jolies et bien faites, avaient la peau d'un brun superbe, et une gracieuse courbe d'épaules, rare chez la plupart des femmes du Congo. Elles portaient des colliers de cuivre jaune d'une épaisseur énorme; de lourds anneaux, sortes de carcans, leur arrivaient jusqu'au menton et atteignaient presque l'extrémité des épaules. Heureuses femmes avec trente livres d'airain soudé à leur cou d'une façon permanente!

Il fallut pourtant les quitter. Le 7 mars, la flottille exploratrice s'éloigna de ce lieu, grossie de trois canots d'escorte, montés par quarante-cinq hommes commandés par le fils du roi de Tchoumbiri.

Le 8 mars, sur la rive gauche du fleuve, par 3° 14' 4" de latitude méridionale, elle rencontra l'Ibari N'koutou, rivière puissante et profonde, venant de l'est nord-est, ayant à son embouchure une largeur d'environ 400 mètres. A quelques milles en aval du confluent de cette rivière, la vaillante petite troupe de Stanley livra son dernier combat contre les indigènes. La défaite des sauvages coûta quatorze blessés à la cohorte victorieuse des explorateurs.

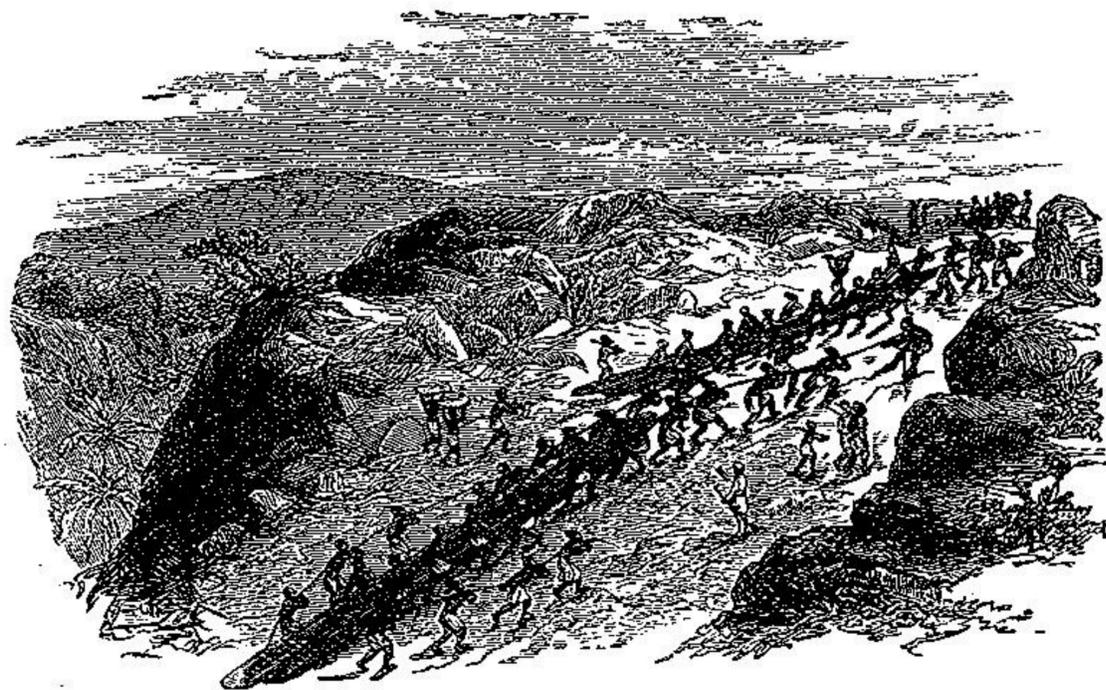
Le 12, vers onze heures du matin, le fleuve, graduellement arrivé à une largeur de rives de plus de deux kilomètres, mit les voyageurs en présence d'une expansion très ample qui fut qualifiée étang de Stanley (Stanley-Pool).

Les plateaux herbeux qui couronnaient ces falaises, plateaux aussi verts

que des pelouses, rappelèrent à Frank Pocock, compatriote de Stanley, un coin de la vieille Angleterre! quelque chose du pays natal!

Dès lors les tribus riveraines du fleuve ne furent plus redoutables pour l'explorateur; mais le cours d'eau, roulant, du Stanley-Pool jusqu'à son embouchure dans un lit profond obstrué par des récifs de lave, des projections de falaises, des bancs de roches erratiques, traversant des gorges tortueuses, franchissant des terrasses et tombant en une longue série de chutes, de cataractes et de rapides, devint son plus terrible ennemi, heureusement impuissant.

Le 16 mars, Stanley rencontra une large rivière qui apportait au Congo,



TRAINAGE DES CANOTS SUR LES PROMONTOIRES ROCHEUX.

roulant avec furie des vagues écumantes, un nouveau contingent d'eau rapide et considérable. Il la nomma : *Gordon Bennett*.

Stanley pensait à Bennett, ce jour-là!... Bennett, c'était le *Herald*,... la presse, qui, à la même date, sans nouvelles de l'explorateur depuis des années, déplorait prématurément sa perte et maudissait le légendaire sphinx du centre africain, auquel nul Européen n'avait pu jusque-là arracher ses secrets!...

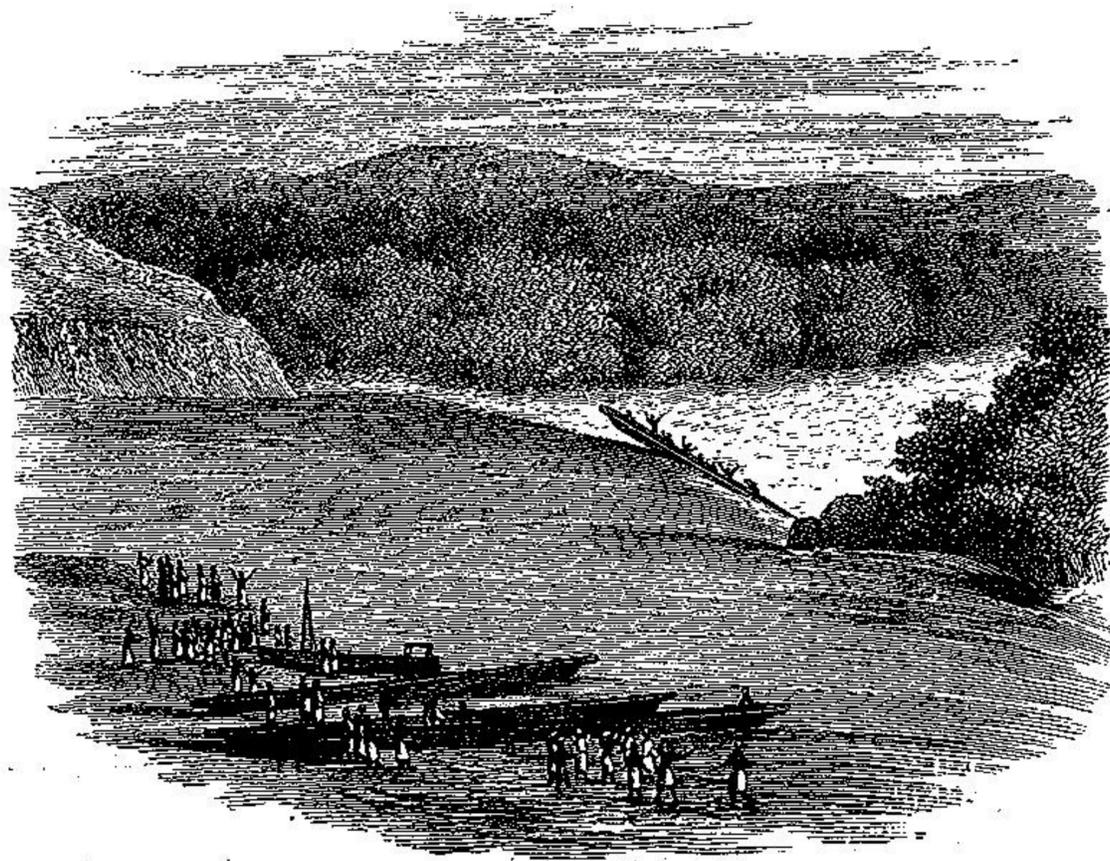
La dernière moitié de mars fut pour la flottille de Stanley la période la plus rude et la plus accidentée de sa descente du fleuve géant, période au cours de laquelle les canots durent parfois être amenés à terre, et traînés par les hommes de l'expédition sur les promontoires rocheux des berges.

Le 1<sup>er</sup> avril, elle campait en aval des chutes de Kaloulou, sur la rive

droite. Kaloulou était le nom d'un enfant nègre élevé par Stanley durant son voyage. Il avait péri avec huit hommes le 27 du mois précédent, dans un canot entraîné de terrasse en terrasse, pris par le tourbillon, saisi par des vagues, jeté de l'une à l'autre, auprès des dangereux rapides du fleuve.

Le 8 avril, *au défilé des Tourbillons*, en face d'Oumvilinnghya, Stanley dirigea le *Lady Alice* à travers un passage très difficile.

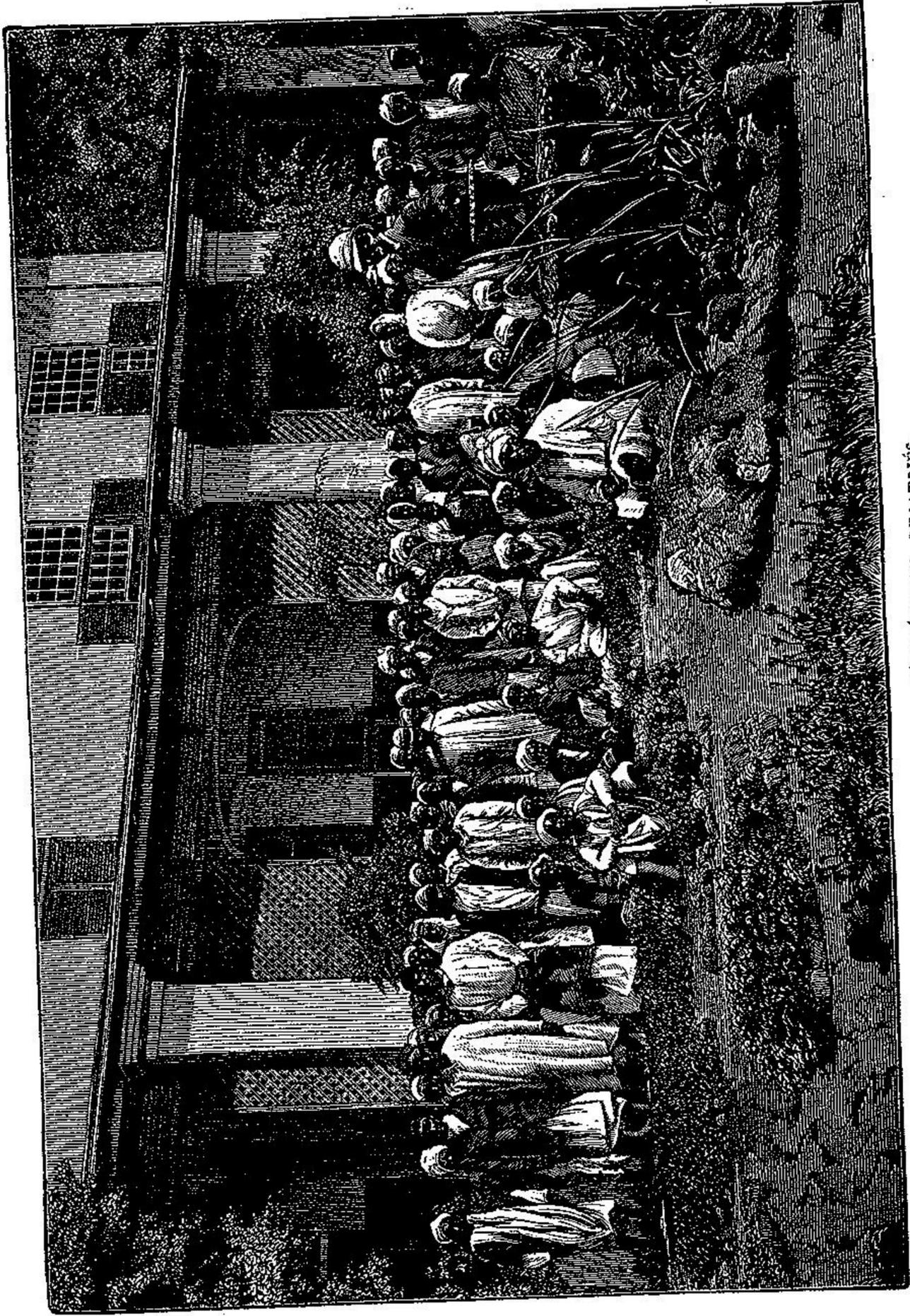
Le 11, cette embarcation attachée par des câbles solides, s'arrêta au-dessus d'une nouvelle cataracte, baptisée de son nom : *Chute lady Alice*. Puis, poursuivant sa route périlleuse, voguant de chutes en rapides, longeant les territoires des Bacessé, accéléré par le courant du fleuve au confluent du Nkennké, le bateau qui portait l'explorateur et sa fortune



MORT DE KALOULOU.

franchit, les 22 et 23 avril, les chutes d'Inkissi ou « le chemin qui marche », encaissé dans une gorge étroite, flanqué de vagues tournoyantes, qui se rencontraient au milieu du courant, se recouvraient et reproduisaient en aval un véritable chaos de lames furieuses, se poursuivant, se heurtant et s'écroulant avec un fracas inouï sur une distance de deux milles.

Les Babouenné, indigènes de ces parages, témoignèrent aux voyageurs des marques de bienveillance qui leur firent oublier les dangers de leur navigation fluviale. En revanche, les fourmis, les moustiques, la vermine



LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION, REPATRIÉS.



de toute espèce, la *djigga* du Brésil (puce pénétrante), la filaire, et un entozoaire qui dépose dans les muscles des œufs d'où sortent des vers gros et courts produisant de graves tumeurs, pallièrent les effets inaccoutumés pour eux d'une trop gracieuse hospitalité.

Le 29 avril, en halte au bord d'une anse située à l'extrémité supérieure de la baie de Nzabi, les marins de Stanley, devenus constructeurs de navires, taillèrent dans une forêt voisine un superbe *oubani*, arbre de la famille des burseracées, *boswellia* de dix pieds de tour à la base, d'une hauteur de tronc de quarante pieds. Le 8 mai, cet arbre creusé devint le canot *Stanley*. Le 16, il vogua à tribord du *Lady Alice*, et avec toute la flottille s'arrêta en amont de deux chutes du fleuve auprès de l'embouchure du ruisseau de Mohoua. Le 3 juin, Mohoua fut abandonné, et les canots descendirent lentement jusqu'au village de Zinnga, où un jeune villageois demanda à Stanley, qu'il combla de joie, s'il était *Innghiliz*, *Frann-ciss*, *Dytche* ou *Portigase*.

Cette question n'était-elle pas une certitude du voisinage de l'Océan, bleu domaine de la civilisation ?

Confiant, rempli d'espérance, Stanley s'éloigna de Zinnga. Hélas ! le lendemain, la mort de son fidèle Frank, noyé dans le fleuve, ramenait l'explorateur désolé aux plus noires pensées, au plus sombre désespoir.

Il faut lire les sublimes et émouvantes pages de l'écrivain Stanley, retraçant la mort de son compagnon, pour comprendre toute l'amertume douloureuse, toutes les souffrances déchirantes que ressentit au fond de son cœur l'homme, l'ami, atteint dans de chères affections.

Les 13 et 14 juin, Stanley, retenu par la fièvre, resta avec sa flottille aux environs de Massassa, vaste bassin formé par le fleuve.

Le 25 de ce même mois, il compta les chutes qui lui restaient pour atteindre Ntombo-Mataka, près de Sangalla, la cataracte autrefois visitée par l'infortuné capitaine James Kingston Tuckey. Le 16 juillet, toute l'expédition atteignit cette grande chute, et apprit par les indigènes qui peuplaient ses rives qu'aucun obstacle sérieux n'existait en aval sur le fleuve, jusqu'à l'Océan.

Le 4 août 1877, Stanley, arrêté au village de Nsannda, dépêcha en avant deux indigènes, porteurs de lettres pour Embomma, avec cette suscription :

« A n'importe quel gentleman résidant à Embomma et parlant anglais, français ou espagnol. »

Écrites par Stanley dans ces trois langues, ces lettres contenaient la nouvelle de son voisinage et mentionnaient le danger qu'il courait de mourir

de faim. Le 6 août, une réponse d'un négociant européen établi à Boma mettait en relation écrite, après plus de trois années, l'explorateur Stanley et un honnête homme blanc civilisé.

La lutte si longue et si terrible que l'explorateur avait soutenue contre le malheur et la famine était enfin terminée.

Le 12 août 1877, mille et deux jours après son débarquement à Bagamoyo, Stanley doubla la pointe de Banana, à l'embouchure du Congo.

Monté sur le *Kabinnda*, vapeur anglais, capitaine John Petherbridge, l'explorateur jeta un dernier regard à l'énorme fleuve sur lequel il avait tant souffert. Il le vit s'approcher, humble et soumis, du seuil de l'immensité liquide, simple goutte d'eau, malgré sa puissance et sa fureur, en comparaison de l'incommensurable volume et de l'étendue sans bornes de l'Océan, qui déroulait devant lui la chaîne indéfinie de ses vagues géantes, lamées d'argent.

Astre lumineux éclairant les mystères d'un continent ignoré, Stanley allait bientôt briller à l'horizon du monde civilisé !...

